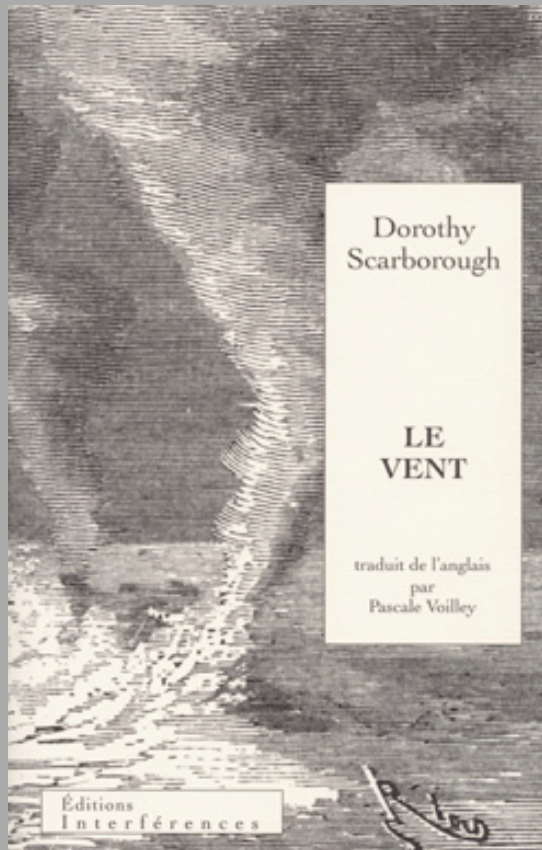


LES CARNETS DU LOIR

Carnet numéro 2 / juin 2008



LE VENT Un roman / un film

C'est avec la lecture du *Vent* que s'est imposé pour nous le désir de poursuivre l'aventure des *Carnets du loir*, toujours dans le but d'accompagner et prolonger des rencontres organisées dans le cadre de l'association littéraire *Les Filles du loir*. *Le Vent* est un roman magnifique, écrit au début du siècle dernier par une romancière américaine, Dorothy Scarborough. Il aura fallu attendre la persévérance d'une traductrice passionnée, Pascale Voilley, et l'audace d'une édi-

trice de qualité, Sophie Benech des éditions Interférences, pour que le roman puisse enfin voir le jour, dans sa version française, en 2004. Ce grand roman, d'une force évocatrice époustouflante, a fait l'objet d'une adaptation au cinéma en 1928. Lillian Gish, l'actrice principale du film, en a été l'initiatrice, tandis que la réalisation fut confiée au cinéaste Victor Sjöström.

cré au roman et à son adaptation cinématographique. Mais il veut aussi mettre en lumière le formidable travail d'une petite maison d'édition, Interférences.

Ce nouveau numéro des *Carnets du loir* est donc consa-

La captive aux yeux aveuglés par le sable

Dorothy Scarborough nous offre, à travers les yeux de son personnage, le roman d'une désillusion tragique, une vision féminine du *Far West*.

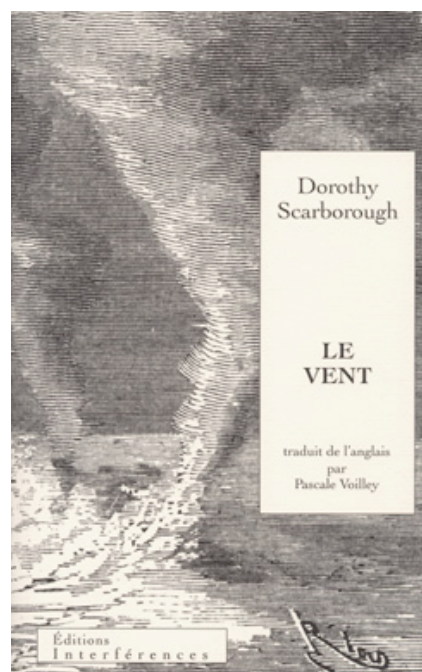
Sjöström a fort bien choisi Lillian Gish pour incarner à l'écran Letty, frêle jeune fille qui se voit arrachée au vert paradis de Virginie pour être transplantée dans un Ouest non plus virginal, mais sauvage : le Texas. Deuil et dettes l'ont conduite à désertier le cocon fleuri et cultivé de son enfance pour un espace ouvert, illimité, balayé par les sables et la poussière. Letty découvre alors que la nature peut être hostile. Le roman pourrait tout aussi bien s'intituler *Autant en emporte le vent* : cet élément est la force destructrice et même diabolique qui va éroder une vie de femme.

Hébergée chez son cousin, elle se trouve confrontée à une autre figure féminine, celle de Cora, femme de l'Ouest. Sans cette épouse, le cousin Bev n'aurait pu survivre à la faiblesse de ses poumons et à l'univers aride du Texas. Fragile plante en pot, Letty séduira d'abord les gauches et tendres pionniers du *Wild West*, Luge et Levertatus, émus par sa délicatesse. Elle pensera pourtant pouvoir leur échapper, les dédaigner. Son idéal restera celui de l'amant courtois, incarné par le riche Wirt Roddy, qu'elle a rencontré dans le train. Mais le déchaînement fatal des éléments changera le cours de sa vie en la forçant à se confronter au modèle féminin incarné par Cora, plante vivace, sorte de cactus vigoureux.

Letty est « prisonnière du désert », *Le Vent*, un western au féminin. Dorothy Scarborough nous offre, à travers les yeux de son personnage, le roman d'une désillusion tragique, une vision féminine du *Far West*. L'adversaire n'est pas humain – indien ou yankee – mais cette nature qui s'op-

pose à la culture. Ce que les hommes affrontent comme un labeur quotidien (la sécheresse, le bétail égaré par l'orage, les haricots au sable) devient pour cette jeune femme un destin funeste. La désolation de cette terre aride déchire un corps, une âme ; une vie. Nous sommes les spectateurs impuissants de cette lutte inégale entre l'immensité hostile et l'individu fragile

Marie Omont



Entretien avec Sophie Benech, éditrice d'Interférences

Comment avez-vous découvert le roman de Dorothy Scarborough, *Le Vent* ?

Nous venions de publier deux romans de Louisa May Alcott, *Derrière le masque ou le pouvoir d'une femme* et *Secrets de famille*, quand Pascal Voilley, spécialiste de la littérature américaine et traductrice, nous a fait savoir qu'elle avait consacré à cet auteur un essai, *Louisa May Alcott*, publié aux éditions Belin. Elle cherchait à traduire l'œuvre de cette romancière américaine méconnue en dehors de son célèbre *Les Quatre Filles du Docteur March*. C'est alors qu'elle nous a proposé *Le Vent*, roman inédit en France qui nous a plu d'emblée.

Comment est née la maison d'édition Interférences ?

Lorsque les éditions Gallimard, pour lesquelles je faisais des lectures en russe, m'ont proposé de travailler comme traductrice au début des années 90, j'ai dû leur fournir un « essai », comme c'est l'usage. J'avais choisi un texte inédit de Chalamov que j'avais découvert dans un journal russe. L'essai les a satisfaits, puisque j'ai depuis beaucoup traduit pour eux... Mais le petit texte sur lequel j'avais travaillé ne les intéressait pas, il était trop court. Par ailleurs, il se trouve qu'à l'époque, mon père, Alain Benech, tenait la librairie Interférences qui a aujourd'hui disparu, rue Linné, en face de l'université de Jussieu. Son statut de libraire lui permettait, conformément à la loi des privilèges perpétuels de 1686, d'éditer sans frais supplémentaires. J'avais ma traduction de Chalamov, mon père sa librairie. Nous avons donc décidé d'éditer *Mes Bibliothèques* que nous avons d'abord tiré à 1000 exemplaires. On distribuait le livre nous-même, on allait voir chacune des librairies que l'on connaissait. Et cela a marché, modestement certes, mais nous étions comblés. Depuis, nous sommes tout de même à quatre réimpressions de ce texte ! Le deuxième titre, *Les Gardiens des livres* de Mikhaïl Ossorguine, est le fruit d'une série de coïncidences, pourrais-je dire. J'étais à Moscou, quand la directrice des Archives d'Art et de Littérature, que

je connaissais bien, m'a montré deux plaquettes, deux livres manuscrits de Rémizov et de Tsvétaïeva, vendus dans les années 20 dans une librairie de Moscou. Je venais justement de lire des souvenirs de Mikhaïl Ossorguine racontant l'histoire de cette librairie légendaire fondée par des intellectuels pendant la guerre civile, dans laquelle les écrivains, pour survivre, vendaient des manuscrits comme ceux que je venais de voir... Ces deux découvertes presque simultanées étaient un signe du destin : nous avons décidé d'en faire un livre. Puis j'ai eu envie d'élargir le champ de mes recherches, de ne pas me limiter à la littérature russe, et j'ai trouvé à la Bibliothèque nationale le recueil inédit d'Ambrose Bierce, *La Vague de l'océan*. Ensuite, il y a eu les récits fantastiques de Tchaïanov illustrés par des graveurs russes, les livres d'Alcott... C'est ainsi que, bon an, mal an, nous avons constitué une petite collection de titres, pour la plupart inédits. Et nous sommes allés frapper à la porte de Belin qui a accepté de nous diffuser et de nous distribuer, à condition que nous éditions deux livres par an, défi que nous avons, bien sûr, voulu relever.

Vous publiez beaucoup d'inédits. Est-ce par choix ou par nécessité ?

Les textes inédits constituent une bonne partie de notre catalogue mais nous n'en faisons pas un principe. Nous publions avant tout des œuvres que nous aimons. Les deux livres qui vont sortir à l'automne 2008, par exemple, ne sont pas des inédits, ils sont seulement épuisés depuis des années. Il s'agit d'un très beau récit de Boris Pilniak, *Le Conte de la lune non éteinte*, que Gérard Leibovici avait édité chez Champ libre en 1972, et de *L'Homme hanté* de Charles Dickens, traduit par Véronique David-Marescot. Il y est question d'un vieux savant solitaire hanté par de terribles souvenirs qu'un fantôme lui propose d'effacer de sa mémoire. *L'Homme hanté* est une magnifique nouvelle sur l'inconscient, sur le poids et la valeur des souvenirs.

Entretien avec Sophie Benech, éditrice d'Interférences

Le soin que vous apportez à la fabrication des livres manifeste un grand souci de qualité.

J'aime, en effet, que mes livres soient beaux et soignés. Si je publie des livres, c'est aussi pour la beauté de l'objet, c'est vrai. Je voulais que les pages ne débordent pas de mots, que les marges permettent au lecteur de reprendre régulièrement son souffle. Pour les couvertures, je cherche toujours une gravure ou un dessin qui soit dans l'esprit du texte. Si je ne publie pas de poches ou de semi-poches, contrairement à de nombreuses maisons d'édition, grandes et petites, c'est aussi pour ne pas transiger sur la qualité. Et jusqu'ici, j'ai eu la chance de travailler avec un excellent imprimeur, Edmond Thomas, un vieux monsieur basé en Charente qui travaille à l'ancienne.

Vous publiez un certain nombre de textes qui offrent une image iconoclaste de la Russie de la première moitié du XX^{ème} siècle. Pourquoi ce choix ?

Je ne dirais pas que les textes que je publie présentent une image « iconoclaste » de la Russie... C'est plutôt une image réaliste et véridique... J'ai eu la chance de rencontrer Jacques Rossi et de me lier d'amitié avec cet immense spécialiste du Goulag qui a séjourné près d'une vingtaine d'années dans les camps soviétiques, expérience dont il a témoigné dans ses livres *Qu'elle était belle cette utopie !* et *Le Manuel du goulag*. C'est un homme qui avait cru au communisme dans sa jeunesse, mais qui a vu comment les belles intentions d'une idéologie peuvent dégénérer en quelque chose d'atroce et d'inhumain. Pendant longtemps, jusqu'à la fin des années 70, il a été très difficile d'émettre la moindre critique sur le communisme, en partie par peur de passer pour réactionnaire. Le grand public méconnaissait la catastrophe qu'a représentée la révolution russe. On critiquait les dictatures d'Amérique du Sud mais on évitait de regarder du côté de

la Russie. Disons que j'essaie de combler certains trous dans la connaissance que les Français ont de ce pays et des épreuves qu'il a traversées. Ma démarche n'a rien de militant ni de politique. À travers les textes russes que je publie, je cherche seulement à faire connaître une culture que j'aime, à partager avec les lecteurs français des émotions et des enthousiasmes, et aussi à rendre hommage à des écrivains qui ont souvent connu un destin tragique.

Propos recueillis par Marine Jubin

Entretien avec Pascale Voilley, traductrice du roman *Le Vent*

Comment avez-vous découvert le roman *Le Vent* ?

Il y a une dizaine d'années, je suis tombée sur une cassette du film dans la vidéothèque d'un ami, et j'ai été soufflée (c'est le cas de le dire) par sa puissance lyrique. Plusieurs années plus tard, je suis allée en vacances à San Antonio, Texas, et en circulant dans les environs j'ai eu une sensation de déjà vu assez étrange. En me creusant la cervelle, je me suis rappelé le film, et j'ai voulu vérifier si par hasard, il n'était pas adapté d'un livre, comme c'est souvent le cas. L'ayant lu et aimé, je n'ai eu de cesse de trouver un éditeur français, car je venais de prendre un virage dans ma vie professionnelle et après avoir réussi à « placer » un roman de Charlotte Perkins Gilman, *Benigna Machiavelli*, chez Viviane Hamy, je rêvais de faire découvrir d'autres chefs-d'œuvre méconnus de la littérature américaine au public français. J'ai eu beaucoup de chance que Sophie Benech tombe amoureuse du livre car à l'époque, elle était beaucoup plus expérimentée que moi en tant que traductrice et elle m'a appris énormément sur les ficelles du métier en relisant ma traduction du *Vent*. Je crois aussi que je suis très sensible au thème universel de l'impact mystérieux du vent sur l'être humain. À sa sortie, j'avais été fascinée par le film de Joris Ivens *Une Histoire de vent*, et ce souvenir aussi me prédisposait à m'intéresser à l'histoire de Dorothy Scarborough.

Quelle est la position de Dorothy Scarborough dans la production romanesque américaine ?

Scarborough a fait une double carrière littéraire et universitaire assez remarquable pour une femme de sa génération, puisqu'elle est née en 1878. Ses travaux sur la littérature fantastique et ses anthologies sont encore rééditées, mais elle n'a jamais fait l'objet d'une biographie, sans doute parce qu'il n'y a rien de croustillant dans sa vie privée et que de plus elle est morte assez jeune. *Le Vent* est le sommet de son œuvre et reste un classique mineur, redécouvert par quelques lecteurs à chaque génération. Mais au moins ce livre est-il désormais disponible en français, ce qui n'est pas le cas pour *Old Jules* ou *Crazy Horse : The Strange Man of the Oglalas*, les deux plus grands livres d'une autre voix féminine importante de l'Ouest américain, Mari Sandoz (1896-1966).

Quelle est l'esthétique de ce roman ?

J'imagine que la plupart des lecteurs sont sensibles à la qualité hypnotique des descriptions du paysage et des phénomènes météorologiques. Peut-être sa thèse sur le surnaturel dans la littérature anglaise lui avait-elle appris comment ensorceler le lecteur. En tous les cas, il est indéniable qu'elle arrive à créer le suspense rien qu'en évoquant, page après page, la menace des cyclones.

Par ailleurs, un livre situé dans une communauté rurale isolée ne peut réussir en anglais que si son auteur a une très bonne oreille pour les particularités dialectales de ses personnages, ce qui constitue d'ailleurs l'une des principales difficultés pour la traduction, car le pittoresque passe beaucoup plus par la reproduction des particularismes régionaux que dans notre propre tradition. L'héroïne du roman, élevée en Virginie, ne parle pas vraiment la même langue que les

cow-boys, et c'est bien l'une des raisons de son malheur. Scarborough excelle donc tout autant dans le domaine du dialogue, qu'elle reproduit avec une fidélité digne d'une ethnologue, que dans celui de la prose lyrique.

Le western est-il un genre en littérature ?

Bien que le western en tant que film soit un genre très apprécié en France, ses antécédents littéraires sont largement méconnus, souvent faute de traductions.

Par exemple, le premier western, *A Texas Cowboy or, Fifteen Years on the Hurricane Deck of a Spanish Pony* (1885), n'a jamais été traduit, bien que son auteur ait eu une vie haute en couleur qui n'a rien à envier à la fiction. Employé par la légendaire firme de détectives privés Pinkerton, Charles Siringo traqua Butch Cassidy et le Sundance Kid au cours d'une vie riche d'aventures.

Autre date dans l'histoire du western : 1902. *The Virginian* crée la figure du cow-boy qui est un aristocrate-né, même si il n'a pas d'arbre généalogique pour le prouver. À ma connaissance, ce texte n'existe en français que dans une édition abrégée pour la jeunesse. Son auteur, Owen Wister (1860-1938), était un ami de Theodore Roosevelt, lui-même une sorte de cow-boy !

Zane Grey (1872-1939) a fait l'objet de plus de traductions mais sans jamais connaître la popularité qu'il a eu auprès de plusieurs générations de petits garçons anglo-saxons. À partir de *Riders of the Purple Sage*, 1912, où le justicier Lassiter sauve une belle jeune femme qu'on allait marier contre sa volonté à un affreux vieux Mormon, Grey fut un auteur à succès dont de nombreuses histoires furent bien évidemment adaptées à l'écran.

Les femmes aussi se sont illustrées dans le genre du western. Par exemple, le célèbre

film de John Ford *L'Homme qui tua Liberty Valence* est adapté d'une nouvelle de Dorothy Johnson (1905-1984), un auteur dont par contre certains textes sont disponibles en français.

Dorothy Scarborough a-t-elle une écriture « féminine » ?

Je n'ai encore jamais réussi à déceler ce qui différencierait l'écriture des femmes de celle des hommes au niveau du style. Par contre, il est certain que les sujets abordés par les femmes, ou leurs manières d'aborder ces sujets, diffèrent de celle des hommes. Bien que je ne cherche pas à traduire exclusivement des femmes, il se trouve que j'ai traduit plus de femmes que d'hommes, et cela tient sans doute à la consonance entre mes préoccupations et les leurs.

Il y a fort à parier qu'un homme n'aurait pas eu l'idée de raconter une tragédie comme celle de Letty Mason. La réalité quotidienne de la conquête de l'Ouest pour les familles qui y ont pris part ne figure guère dans le western « traditionnel ». Ce qu'on endure les pionnières a longtemps intéressé principalement les femmes, que ce soient les historiennes ou les auteurs de fiction. Le roman de Scarborough est un western sans hors-la-loi dont le « grand méchant » est le vent, à une époque où les catastrophes naturelles et les changements climatiques n'étaient pas d'actualité comme ils le sont devenus. Je ne prétendrai évidemment pas que seule une femme aurait pu faire preuve de tant de prescience, mais il y a forcément un lien entre l'intérêt de l'auteur pour les épreuves incroyables subies par les pionnières et le choix original du vent comme ennemi numéro 1 dans cette intrigue.

Pascale Voilley, Princeton, le 21 mai 2008

Questionnaire réalisé par Marine Jubin

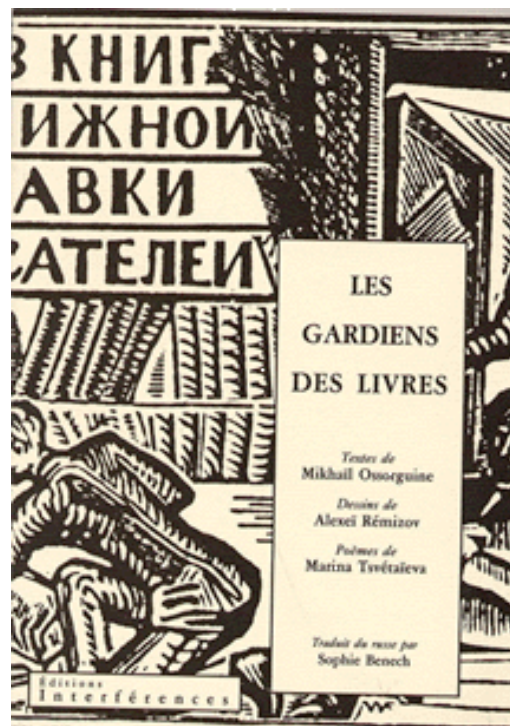
Découverte de quelques textes russes publiés chez Interférences

Les Gardiens des livres de Mikhaïl Ossorguine

Nous sommes à Moscou, en 1919, au lendemain de la révolution bolchévique. La guerre civile bat son plein et les réformes politiques s'enchaînent – municipalisation, nationalisation, NEP – étouffant chaque fois plus violemment le commerce des marchandises et les échanges entre les hommes. Et pourtant dans ce climat dévasté, un journaliste écrivain, Mikhaïl Ossorguine, décide d'ouvrir « la Librairie des Écrivains ». Né sous la forme d'une coopérative grâce à la protection de l'Union des écrivains, ce commerce fera figure d'exception à Moscou. On y vient pour vendre des livres ou bien les échanger contre des denrées alimentaires comme la farine, l'huile et les harengs. On y vient aussi pour parler, échanger entre lecteurs, entre artistes. Car même si les moyens de production tendent à s'amenuiser, on continue d'écrire, de dire le monde. Les imprimeries ont fermé... qu'importe, la librairie demande aux poètes, et notamment à Marina Tsvétaïeva, de rendre leurs livres sous la forme de manuscrits, vendus ensuite au prix fort pour lui permettre de venir en aide aux écrivains persécutés.

Ayant conscience que cette librairie est un « phénomène historique », Mikhaïl Ossorguine décrit la vie de ce commerce pas comme les autres. On y croise des amoureux de Nietzsche et des Russes blancs condamnés à revendre leurs incunables par charrette. Truffé d'anecdotes tantôt cocasses, tantôt malheureuses, *Les Gardiens des livres*, court récit d'une cinquantaine de pages, rend un vibrant hommage à tous ces amoureux du livre. Sans tambour ni trompette, Mikhaïl Ossorguine redonne à la culture et à l'homme leurs lettres de noblesse passablement amochées par l'époque. Preuve à l'appui de cet incroyable librairie moscovite, figurent, en exergue du texte, des fac-similés de plaquettes manuscrites, dont une de Marina Tsvétaïeva, cette grande poétesse dont on

aime à suivre les pleins et les déliés dessinés à l'encre rouge sur le papier.



Extrait

Rappelons pour mémoire ce qu'étaient les éditions autographes de la « Librairie des Écrivains », dont j'ai parlé brièvement dans le deuxième numéro de Vremennik. À Moscou, pendant les dures années 1919-1921, des années de chaos et de famine, il était presque impossible aux écrivains d'imprimer leurs livres. Le problème ne tenait pas à la censure (elle n'existait pas encore vraiment), mais à notre immenses misère. Les imprimeries, le papier, l'encre, tout avait été « nationalisé », c'est-à-dire que tout avait disparu, et il n'y avait pas de commerce du livre, de même qu'il n'existait pas un seul éditeur qui ne fût au bord de la faillite. Mais la vie créatrice n'avait pas cessé, les manuscrits s'entassaient chez les écrivains, et tous avaient envie d'imprimer, sinon un livre, du moins quelques pages. Ce désir était bien sûr une façon de protester contre les nouvelles conditions de travail des écrivains. Et puis il fallait bien vivre. Nous décidâmes donc d'éditer et de vendre des plaquettes manuscrites, chaque auteur devant écrire et illustrer son ouvrage à la main. Nous fîmes un essai – et cela marcha. Les livres se vendaient exclusive-

ment dans notre *Librairie des Écrivains*, le seul magasin libre. (pages 45-46)

Petrograd an 1919 de Zinaïda Hippus

Alors que les bolcheviks viennent de prendre le pouvoir en Russie, une femme décide de consigner, sous la forme de scènes et de tableaux saisissants, les faits et gestes de ses contemporains. On est à Petrograd, en l'an 1919, la guerre civile bat son plein. Zinaïda Hippus, alias la « Madone décadente », écrit son journal intime pour dire l'horreur qu'endure son peuple depuis l'arrivée des Bolcheviks au pouvoir. Elle tenait l'un des salons les plus célèbres dans le milieu intellectuel, mais depuis la révolution russe, l'écriture devient son seul moyen d'expression. S'appuyant sur la forme brève, typique du journal, Zinaïda Hippus donne à entendre l'anéantissement silencieux d'un pays. Elle décrit ce qu'elle voit depuis ses fenêtres, révèle ce que l'on tait : « 16 juillet. Ce matin, à la fenêtre, une charrette remplie de cercueils. Blancs, tout neufs, ils luisent au soleil. Le chargement est maintenu par des cordes. Dans les cercueils, des morts qu'on réussit à enterrer. Cela n'est pas donné à tout le monde. Je n'ai pas senti d'odeur, bien que la fenêtre fût grande ouverte. Mais sur la pers-

pective Zagorodny, écrit la *Pravda*, ça sent très fort quand on les transporte. » Petrograd est devenu un charnier dont les cadavres finissent en pâture pour les animaux du zoo municipal. On détruit les maisons et les chaussées à la recherche de bois, on perquisitionne la nuit et on terrorise le jour. Mais l'auteur excelle aussi dans l'art de la scène, notamment lorsqu'elle fait jouer le fameux Gorki, qu'elle dépeint tel un traître de roman : « I.I. est allé trouver Gorki, encore une fois pour son frère (le frère de I.I. a été arrêté). » Il raconte : « J'ai eu la malchance d'arriver pendant le déjeuner. On ne m'a rien proposé, d'ailleurs pour rien au monde je n'aurais accepté son pain à lui, Gorki, mais j'avoue que j'avais faim, et c'était très désagréable : il y avait des boulettes de viande, des concombres frais, de la gelée de myrtilles... » Pauvre I.I., lui qui a littéralement sauvé la vie de Gorki autrefois ! Du coup, maintenant, on l'autorise à regarder Gorki déjeuner. Et uniquement parce que, à sa demande concernant son frère, Gorki a répondu : « J'en ai assez de vous. Ils n'ont qu'à le fusiller, votre frère ! » Pleine de « mépris », de « pitié », parfois de « dégoût », Zinaïda Hippus porte un regard désillusionné sur le gouvernement corrompu en place et sur l'Europe qui tarde à réagir. Les Alliés hésitent, en effet, à attaquer, trop occupés à régler des conflits internes.

L'aventure des éditions Interférences

Née sur l'initiative d'un libraire-éditeur, Alain Benech – librairie d'Interférences, à Paris, devant Jussieu – et de sa fille Sophie Benech, traductrice littéraire de russe (plus d'une vingtaine d'ouvrages, principalement chez Gallimard et José Corti, entre autres de Pasternak, Chalamov, Andreïev et Oulitskaïa), cette maison d'édition s'est fixé pour but de publier des textes inédits en français, soit d'auteurs déjà connus, soit présentant un intérêt particulier pour l'histoire de la littérature, et toujours sur des coups de foudre.

Grâce au soin tout particulier accordé à la qualité de l'édition proprement dite (couverture, papier, illustrations), les éditions Interférences espèrent faire de la lecture un plaisir autant pour l'œil que pour l'esprit.

Les éditions Interférences • 4, rue César Franck 75015 Paris • 01 45 67 33 56
www.editions-interferences.com

Si la « Madone décadente » prend le risque de défier la censure, c'est avant tout pour rétablir la vérité. « La sensation de mensonge, autour de nous, est avant tout physique. Je n'avais jamais connu cela. C'est comme si, quand on respire, une coulée froide et visqueuse s'engouffrait dans la bouche. Je ressens non seulement sa consistance visqueuse, mais aussi sa saveur particulière, qui ne peut être comparée à rien. » Car en même temps que les bolcheviks asservissent un peuple, ils manipulent l'opinion internationale. L'Occident, au mieux, contemple de loin cette lente agonie ; au pire témoigne aux bolcheviks des marques de confiance.

En rassemblant *Le Carnet noir*, juin-novembre 1919, puis *Le Carnet gris*, octobre 1919-octobre 1920 de Zinaïda Hippis, les éditions Interférences rendent justice à cette intellectuelle qui, à une époque charnière de l'histoire russe, fait résonner une voix dont on n'a pas l'habitude. Cette originalité, qui fait le grand intérêt de ce recueil, a également une valeur de témoignage historique. Ce sont des textes comme celui-ci qui permettent aujourd'hui aux historiens de remettre en cause les idées reçues sur la Révolution. « Cela n'est jamais arrivé dans l'histoire. Toutes les analogies ne sont que des mots vides de sens. Une énorme ville suicidée. Et cela, sous les yeux de l'Europe qui ne bouge pas le petit doigt, soit elle est devenue stupide, soit le sang lui a tourné la tête ».

Extrait

Le pouvoir bolchevique en Russie est le fruit, l'enfant de la guerre. Tant qu'il sera en place, ce sera la guerre. La guerre civile ? Non, pas tout à fait. La guerre, tout simplement, et en plus, une guerre double, à la fois extérieure et intérieure. Cette dernière sous la forme la plus abjecte, celle de la terreur, c'est-à-dire l'assassinat par des hommes armés de gens désarmés et dans défense. Mais assez parlé de ça, ça suffit. J'entends des coups de feu. Je pose ma plume, je vais sur le balcon. (page 70)

La Madone Sixtine de Vassili Grossman

En 1955, le musée Pouchkine de Moscou expose, pour la première et dernière fois, des tableaux de maître que la Russie devait rendre à Dresde, son propriétaire. Anciens butins de guerre, ces œuvres ont été cachées au public pendant une dizaine d'années. « C'est ainsi que le 30 mai 1955, par un petit matin froid, après avoir remonté la rue Volkhonka, le long des cordons de la milice moscovite qui contenait la foule des milliers de personnes désirant voir les tableaux des grands maîtres, je suis entré dans le musée Pouchkine, je suis monté au premier étage, et je me suis approché de *La Madone Sixtine* ».

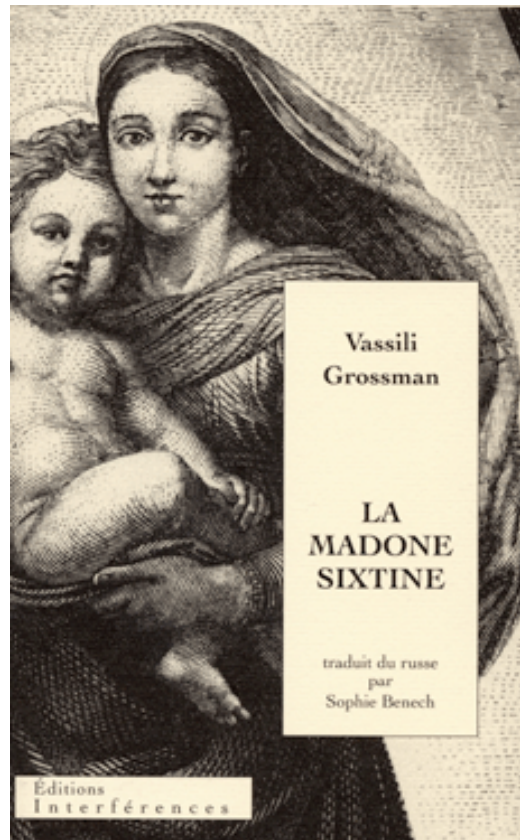
Vassili Grossman est subjugué par la beauté du tableau de Raphaël : « J'ai vu une jeune mère tenant un enfant dans ses bras ». *La Madone Sixtine* prend alors la forme d'une courte méditation sur la beauté et sur l'homme. Car le peintre consacré de la Renaissance italienne a ceci de génial qu'il matérialise, à travers cette image de Marie, la vie et son indéfectible énergie. La Vierge tient son enfant dans ses bras pour l'offrir au destin, qui fera de lui un être de Dieu. Le peintre Raphaël représente précisément ce passage entre deux mondes, celui des vivants et des morts, des hommes et de Dieu. Moment ô combien bivalent que la Madone, pourtant, assume avec confiance et sérénité. Mais si Vassili Grossman reste fasciné par cette œuvre, c'est qu'il y retrouve des scènes vues dans des camps de concentration lorsque, correspondant sur le front est pendant la Seconde Guerre mondiale, il avait découvert, parmi les tout premiers, les camps de concentration nazis. Marqué par ce traumatisme de la guerre et de plus en plus conscient du caractère totalitaire du régime communiste en Russie, l'auteur se sert de l'œuvre de Raphaël pour réfléchir au lien entre la vie et la mort. Destin, résignation et

énergie, tels sont les maîtres mots qui jalonnent cette méditation poétique et métaphysique sur le vivant. *La Madone Sixtine* appartient à ces textes courts qui marquent par la singularité et la force de ses propos.

Extrait

Nous voilà devant elle, nous jeunes et vieux, qui vivons en Russie. À une époque angoissante... Les blessures ne sont pas encore cicatrisées, les ruines sont encore noires de suie, on n'a pas encore dressé de monuments sur les fosses communes de millions de soldats, nos fils et nos frères. Les peupliers et les merisiers calcinés, morts, sont encore debout dans les campagnes brûlées vives, de tristes herbes folles poussent sur les corps des vieillards, des mères, des gamins et des fillettes brûlés dans les villages de résistants. La terre remue et frémit encore dans les fossés au fond desquels reposent les corps d'enfants juifs tués avec leur mère. Les sanglots des veuves résonnent encore la nuit d'innombrables maisons russes, biélorusses et ukrainiennes. La Madone a tout traversé avec nous, parce que elle, c'est nous, parce que son fils, c'est nous. (pages 30-31)

Marine Jubin



Résonances

Sarah la pas belle se marie de Patricia MacLachlan

À la lecture du *Vent*, un autre livre m'est venu en mémoire, *Sarah la pas belle se marie* de Patricia MacLachlan, même si celui-ci a été écrit plus de soixante-dix ans après le roman de Dorothy Scarborough. Ainsi, à la même époque, au début du xxe siècle, Letty quitte la Virginie pour le Texas, Sarah le Maine pour les grandes Plaines centrales. Toutes deux vont devoir passer d'un environnement verdoyant, de la proximité de la mer, à un paysage aride et à des conditions météorologiques particulièrement hostiles.

S'adressant à un jeune public, Patricia MacLachlan n'a évidemment pas donné à son récit l'intense tension psychologique que l'on trouve dans *Le Vent*. Toutefois, la chaleur, la poussière et le vent lui-même savent se faire extrêmement pesants.

Si *Sarah la pas belle se marie* démarre sur une note joyeuse – les noces de Sarah avec Jacob, le père d'Anna, la narratrice, et de Caleb –, le décor n'en est pas moins planté. Lorsqu'ils posent pour Joshua, le photographe, la Prairie est déjà desséchée, l'étang presque à sec. L'atmosphère étouffante entretient les récits d'anciennes grandes chaleurs et des exils qu'elles ont entraînés... des exils sans retour.

Pour Jacob, il n'est évidemment pas question de partir :

« – Nous ne partirons jamais, Sarah. Nous sommes nés ici ; nos noms sont gravés dans cette terre. »

Mais la sécheresse s'installe. « Il faisait de plus en plus chaud. Nous restions enfermés dans la maison le plus possible. Nick et Lottie (les chiens de Jacob) n'osaient plus sortir, étendus de tout leur long sur le parquet frais ». Et à la chaleur accablante s'ajoute la

« À la lecture du *Vent*, un autre livre m'est venu en mémoire : *Sarah la pas belle se marie* de Patricia MacLachlan, même si celui-ci a été écrit plus de soixante-dix ans après le roman de Dorothy Scarborough. »

poussière qui, petit à petit, s'insinue dans les moindres interstices.

« J'essayais de venir à bout de toute cette poussière tandis que Sarah, à quatre pattes, lavait le sol de la cuisine. » Puis le vent fait son entrée... « Les fenêtres hermétiquement closes nous protégeaient du vent de la prairie, de la poussière qui se déposait sur les meubles. »

La vie poursuit néanmoins son cours : travail dans les champs – ou ce qu'il en reste – et office religieux en fin de semaine. « Dimanche, il n'y avait pas un souffle d'air, un peu comme avant un orage. Nous nous habillâmes et nous nous rendîmes à l'église en charrette. Il faisait frais à l'intérieur de l'église comme dans la Prairie au printemps ».

La situation ne cesse de se dégrader. L'eau vient à manquer et l'on reparle de départs... Pas question pour Anna et sa famille. À la place, on tente de se convaincre, sans réelle conviction.

« – Il va pleuvoir, répéta-t-elle. Ce qui est toujours pénible, c'est le moment qui précède l'arrivée de la pluie. C'est toujours comme ça.

Nous rentrâmes à la maison en soulevant sur le passage de la charrette des nuages de poussière. Le ciel était bleu. Des ondes de chaleur s'élevaient de la terre brûlante. » Dans le journal que tient Anna, on sent poindre l'angoisse. « Aujourd'hui, les nuages

vont et viennent, et les vents chauds également. Mais il n'y a pas de pluie pour les roses. La poussière des champs recouvre tout, et les feuilles tombent. « En poussière », avait dit Joshua le jour où il avait pris la photo.

En poussière. »

La torpeur est accablante. Elle obsède les pensées de chacun à tout instant. « Durant tout le trajet jusqu'à la ville, je cherchais désespérément un petit coin de verdure. Mais aussi loin que portait mon regard, les champs étaient tous bruns. Les champs de blé étaient secs. Des vautours tournoyaient dans le lointain. Il n'y avait pas une once de verdure. » Au-delà de la Plaine, ce n'est guère mieux. « Tout semblait au ralenti en ville, comme si la chaleur en avait pris possession. » On ne parle, là-bas aussi, que des conséquences terribles des intempéries. L'inquiétude, qui ronge les adultes, gagne aussi les enfants, plus insouciant jusqu'à présent. À Caleb qui s'étonne, par exemple, de voir sa sœur, son journal en main délibérément fermé, Anna répond : « Je n'ai rien de nouveau à écrire, répondis-je en dégageant les cheveux de mon cou. Rien d'intéressant : il fait très chaud ; les champs sont desséchés ; il ne pleut pas. » Et lorsqu'elle reprend son récit, on découvre que la crainte guide ses mots... guide ses rêves. « Mes rêves ne sont que fraîcheur et le ciel est d'un bleu-gris profond, comme avant la pluie ; les nuages sont bordés d'un liseré noir et la terre sent fort et bon. Je me souviens parfaitement de cette odeur.

Les journées sont chaudes et paisibles. Il ne fait frais que dans mes rêves. »

On assiste cependant, contre toute attente, à une scène assez étonnante. Dans cette ambiance où le vent, la poussière et la chaleur deviennent des personnages du récit à part entière, Jacob organise une fête d'anniversaire pour Sarah, faisant reculer ces indésirables invités. « Sarah sourit en décou-

« Dans cette ambiance où le vent, la poussière et la chaleur deviennent des personnages du récit à part entière... »

vrant tout ce monde habillé de frais et lavé, comme si le vent de la Prairie avait brusquement cessé de tout recouvrir de sa poussière tenace et pénétrante. » Mais c'est une bouffée d'air de courte durée. Comme si, pour se venger ou pour se rappeler au souvenir des uns et des autres, la sécheresse utilisait les grands moyens. « Je me levai aussitôt et me précipitai à la fenêtre : le champ tout autour de l'étable était en feu. Des flammes léchaient la barrière, d'autres menaçaient l'enclos aux chevaux. »

La situation est dorénavant trop pénible. Jacob envoie femme et enfants dans le Maine, chez les tantes de Sarah. La désolation occupe encore une partie du voyage. « Durant trois jours et trois nuits notre train traversa les prairies desséchées. Nous dépassâmes des charrettes remplies à ras bord. » Avant de céder la place à un spectacle qui fascine les enfants. « Nous passâmes devant des prés verts, des arbres verts et des jardins verts croulants sous les fleurs avant d'arriver à la maison où Sarah avait toujours vécu.

Et soudain nous vîmes la mer. »

Dans le Maine, on respire : la pression n'est plus aussi intense. Comme boire un grand verre d'eau quand on a eu très soif. Une différence flagrante avec *Le Vent* : Patricia MacLachlan offre un temps de répit à son lecteur, contrairement à Dorothy Scarborough. Mais cela ne suffit pas. Et un malaise en remplace un autre... « Moi aussi ma maison me manque ; et Lottie et Nick, et les champs et le ciel si grand. » La mélancolie gagne Anna. « Je songeais à papa, tout seul, là-bas en train de reconstruire l'étable sous le soleil brûlant. » Mélancolie que même la joie des retrouvailles, en pleine nuit, avec la pluie,

ne va pas effacer. « D'autres lettres de papa arrivèrent. Les chiens se languissaient de nous. Papa avait très envie de nous voir. Nous vivions des journées interminables, placées sous la couleur verte à perte de vue, et la mer. La pluie aurait dû nous faire plaisir, mais il n'en fut rien. Elle nous fit penser à papa. » À croire que, plus encore que la chaleur, la poussière ou le vent, c'est l'absence qui a marqué les esprits. L'absence de pluie, l'absence d'air... et aujourd'hui l'absence de Jacob, de la maison, de la vie dans la Plaine.

Jusqu'au jour où Jacob rejoint sa femme et ses enfants dans le Maine. Il a une allure fantomatique. Comme si la chaleur l'avait totalement épuisé, aspiré, vidé.

« – Il a plu, répéta papa d'une voix si ténue qu'on aurait dit un souffle de vent. »

Puis le retour s'annonce. La grande canicule est terminée, mais elle a laissé des marques profondes. « La charrette passa devant les champs de maïs, encore très secs, mais on apercevait quelques taches de vert dans le pré. »

Et Anna de conclure. « Il a plu deux fois. Mais il y a toujours beaucoup de poussière. Les épis de maïs continuent de tintinnabuler dans le vent.

Toute la verdure du Maine semble n'avoir été qu'un rêve. Lorsque nous sommes rentrés à la maison, en train, nous avons vu des arbres, des collines et des lacs pleins d'eau. Ils sont splendides ces arbres, ces collines et ces lacs pleins d'eau. Mais chez nous, dans les Grandes Plaines, le ciel est immense à vous couper le souffle, les terres s'étendent à perte de vue comme une couverture de géant.

Il va bientôt pleuvoir de nouveau. Il y a un peu d'eau dans l'étang. Pas assez pour nager, mais il y en aura d'autre. Il y aura des fleurs au printemps, et la rivière coulera comme avant. »

Sarah la pas belle se marie,
Patricia MacLachlan,
Gallimard Jeunesse,
Folio Cadet, 2004.
Illustrations de Quentin Blake.

Lillian Gish, la divine actrice

Le Vent a été adapté au cinéma par Victor Sjöström en 1928.

Lillian Gish (14 octobre 1893, Springfield, Ohio - 27 février 1993, New York), de son vrai nom Lillian Diana De Guiche, est une actrice américaine.

C'est en 1902 qu'elle commence à jouer au théâtre en compagnie de sa mère et de sa jeune sœur, Dorothy. Elle joue ainsi plusieurs années avec une compagnie itinérante. À Broadway, entre 1913 et 1976, elle participe à dix-neuf productions (notamment : *Oncle Vania* d'Anton Tchekhov à deux reprises, en 1930 et 1973 ; une opérette en 1965 ; une comédie musicale – sa dernière apparition à Broadway – en 1975-1976).

Elle débute au cinéma en 1912 sous la direction de D.W. Griffith dans *An Unseen Enemy*. Elle tourne avec lui ensuite de nombreux films muets, où elle montre ses talents exceptionnels d'actrice : elle est Elsie Stoneman dans *Naissance d'une nation*, et c'est elle qui berce le bébé dans *Intolérance*. Lillian Gish est non seulement belle, elle a aussi le pouvoir de transmettre les émotions. Parmi ses chefs-d'œuvre, on peut citer *Le Lys brisé* de Griffith, *Le Vent* de Victor Sjöström, *À travers l'orage* toujours de Griffith. Plus tard, à l'heure du cinéma parlant, on la remarquera notamment dans *Duel au soleil* avec Jennifer Jones et Gregory Peck, dans *La Nuit du chasseur* avec Robert Mitchum et dans *Le Vent de la plaine* avec Audrey Hepburn et Burt Lancaster.

Parmi les pionnières du cinéma, elle est sans conteste l'une de celles qui apportèrent le plus au 7ème art. *Un mariage* de Robert Altman (1978) et surtout *Les Baleines du mois d'août* (1987) – son dernier film – avec deux « jeunes » acteurs (plus jeunes qu'elle s'entend), Bette Davis et Vincent Price, comptent parmi ses ultimes prestations.

Lillian Gish s'éteint presque centenaire en février 1993 à New York. Avec 88 ans de

carrière en tant qu'actrice, dont 75 ans de cinéma avec les plus grands réalisateurs, Lillian Gish détient un véritable record.

En 1983, Jeanne Moreau réalise *Lillian Gish*, un documentaire sur cette incroyable actrice.



Lillian Gish

Filmographie sélective

1915 : *Naissance d'une nation (The Birth of the Nation)* de D.W. Griffith

1916 : *Intolérance (Intolerance)* de D.W. Griffith

1919 : *Le Lys brisé (Broken Blossoms)* de D.W. Griffith

1919 : *Le Pauvre Amour (True Heart Susie)* de D.W. Griffith

1920 : *À travers l'orage (Way Down East)* de D.W. Griffith

1921 : *Les Deux Orphelines (Orphans of the Storm)* de D.W. Griffith

1925 : *Ben-Hur: A Tale of the Christ* de Fred Niblo

1926 : *La Lettre écarlate (The Scarlet Letter)* de Victor Sjöström

1928 : *Le Vent (The Wind)* de Victor Sjöström

1946 : *Duel au soleil (Duel in the Sun)* de King Vidor

1948 : *Le Portrait de Jennie (Portrait of Jennie)* de William Dieterle

1955 : *La Nuit du chasseur (The Night of the Hunter)* de Charles Laughton

1955 : *La Toile d'araignée (The Cobweb)* de Vincente Minnelli

1960 : *Le Vent de la plaine (The Unforgiven)* de John Huston

1978 : *Un mariage (A Wedding)* de Robert Altman

1987 : *Les Baleines du mois d'août (The Whales of August)* de Lindsay Anderson



Le Vent ou l'un des derniers chefs-d'œuvre du cinéma muet

Lillian Gish à l'origine du projet de l'adaptation du *Vent* au cinéma

Cette dernière se trouva très directement à l'origine du projet, puisque c'est elle qui apporta à Thalberg, le producteur, l'idée d'adapter le roman de Dorothy Scarborough, écrivit un synopsis de quatre pages qu'elle transmis à la scénariste, Frances Marion, puis choisit elle-même Sjöström et Hanson avec qui elle avait déjà travaillé sur *La Lettre écarlate* (*The Scarlet Letter*, 1926)...

Le tournage du film, comme celui des *Rapaces* trois ans plus tôt, fut un enfer et pour les mêmes raisons : le désert de Mojave... Une chaleur écrasante qui fit des dégâts. Lillian Gish raconta plus tard comment, désirant refaire son maquillage, elle laissa la peau de sa main à la poignée d'une voiture chauffée à blanc ! « Le froid, je peux le supporter », dit-elle, faisant une allusion à son bain glacée de *À travers l'orage* (*Way Down East*, 1920), « la chaleur, non... *Le Vent* est resté mon expérience cinématographique la plus pénible. »

Une fin surprenante, différente du livre

Si les censeurs hollywoodiens surveillaient tout ce qui touchait de près ou de loin à la sexualité, les producteurs et exploitants de salle pour leur part refusaient les fins de films dramatiques par peur du refus du public et exigeaient des *happy ends*. Sjöström dut ainsi changer la fin déjà tournée (et fidèle au roman). Originellement, Letty, après avoir tué Wirt, s'enfuyait complètement folle dans le désert en pleine tempête vers une mort certaine... On exigea donc qu'il revoit sa copie. Ce qu'il fit, la mort dans l'âme (et au désespoir de Lillian Gish)... Le plus amer dans cette histoire restant que le film fut tout de même un échec public, les spectateurs ne s'intéressant plus qu'à l'arrivée du cinéma parlant...

Le Vent n'apparut pour ce qu'il est, à savoir le dernier grand chef-d'œuvre du muet, que bien plus tard...



Quand le *happy end* l'emporte

Comparaison entre les fins du roman et du film

Le roman s'achève sur une sublime fin tragique tandis que son adaptation cinématographique nous offre une envolée lyrique : abîme creusé par le fameux *final cut* des producteurs hollywoodiens.

Pourtant, c'est toujours autour du motif du vent que s'opère cette infidélité.

Le vent rend fou

Le film rend admirablement l'emprise du vent sur Letty. La bande son hurlante et stridente envahit l'oreille d'un bruit hostile, obsédant. Letty semble perdue dans un univers qui bascule et vibre, le cadre en est tout décentré. La violence du vent, qui emporte le corps de Lillian Gish, est concrète, visuelle et rend sensible ce que voulait Dorothy Scarborough. L'actrice a d'ailleurs dit plus tard que ce tournage avait été pour elle très éprouvant. Le noir et blanc ainsi que la faible profondeur de champ contribuent à plaquer la jeune fille dans un espace balayé par le vent.

La frontière entre l'extérieur et l'intérieur est totalement rompue. Dans *La Prisonnière du désert*, le seuil de la porte marque l'entrée dans un havre de paix. L'extérieur hostile reste à distance. Dans *Le Vent*, la porte de la cabane ne se ferme plus : la pelle qui doit servir à déblayer ne peut plus que retenir entrouverte une porte qui ne protège plus. Dès lors, le va-et-vient du vent brise la tranquillité de la maison. Letty n'aura pas d'autre refuge que les bras de Wirt. En effet, elle croit apercevoir dans le ciel agité le cheval blanc des esprits morts. Et c'est visuellement – par le raccord de ces deux plans – une ruade de ce cheval qui la jette dans les bras de l'homme. Un dernier plan sur l'animal emballé, cavalcadant dans le ciel, clôt la séquence avant un noir. C'est dans cette ellipse que Letty s'abandonnera dans les bras de Wirt. Cela correspond à une ellipse du roman : elle se donne, désespérée, mais entre les chapitres 14 et 15. Et elle attribue cet abandon à sa folie : « C'était la faute du vent, et de lui seul ! Personne n'a le droit de condamner un fou, et le vent l'avait rendue folle. »

Le vent meurtrier

La dernière séquence du film suit au départ fidèlement l'ultime chapitre du roman. Le vent est tombé et Letty se réveille apaisée. L'hostilité entre la jeune femme et Wirt est rendue par leur séparation dans les plans. Elle lui tourne même le dos au début. Dans le roman, le dégoût de Wirt pour cet adultère était suggéré : « Ils se dévisagèrent comme deux âmes damnées au fond de l'enfer. » Le film le présente en revanche comme un homme sûr de lui, assumant son acte. Puis, lorsqu'elle refuse de partir, Wirt devient violent : il a peur de mourir. « Je ne vais pas vous laisser ici. Votre mari lirait ce qui s'est passé sur votre visage de bébé, et il nous trouerait la peau à tous les deux. » Le visage enfantin de Lillian Gish incarne bien cette innocence. Alors, les plans les contraignent à se rassembler dans un même espace, et c'est désormais la violence des

mouvements de Wirt qui malmène Letty. Il est comme le vent qui la maltraitait dans la séquence précédente. La persistance du vent, dans leurs cheveux, contribue à faire de Wirt un émissaire de cet élément hostile. C'est bien lui qui la force à lui tirer dessus, en entrant dans le plan où elle s'est réfugiée. Comme dans le roman, le vent et l'homme qui semblait le moins lui ressembler se retrouvent associés : « Après avoir gémi toute la nuit comme un amant diabolique, le vent s'était calmé [...] ». L'amant diabolique de la nuit n'est autre que Wirt qui a forcé la pudeur de Letty, en profitant de sa terreur.

Car la folie s'empare de Letty. Le roman l'exprime grâce au point de vue interne qui nous livre ses pensées : elle s'imagine que le vent veut la faire sortir : « Il la provoquait, la bravait, se moquait d'elle. » Elle est prise entre la peur du cadavre et sa hantise du vent. Elle croit que si elle s'éloigne de la fenêtre, le vent pensera qu'elle est partie, qu'elle n'en a pas peur. Dans le film, les champs/contrechamps entre Lillian Gish hallucinée et le cadavre qu'elle vient d'ensevelir montrent également que cette mort la rend folle. C'est le vent entrant dans la cabane et recouvrant le corps de Wirt qui lui dicte l'ensevelissement, la pelle qui bloque la porte s'offre comme outil. Deux plans subjectifs sur le cadavre recouvert par une rafale de sable puis sur la pelle nous indiquent qu'elle fait l'association des deux. Mais comme dans le roman, cette proposition du vent est sournoise, puisque la tête puis la main de Wirt vont affleurer. Enterrer le corps est une illusion : « Le sable était l'instrument du vent, l'arme avec laquelle il s'acharnait à la briser ! » Alors la folie semble complète : face à cette main de cadavre qui semble s'agiter, elle se réfugie dans la maison. Sjöström crée l'illusion d'un revenant : le cadavre la poursuit puisqu'un plan rapproché nous montre une main qui force la porte. Puis des mains secouent violemment la tête échevelée de Letty. Alors le miracle se produit. Elle n'est pas folle : c'est Lige qui est revenu ! C'est alors que le *happy end* peut se produire.

« On sait que Lillian Gish ne tenait pas à cette fin heureuse. Mais il a fallu que l'amour triomphe. Et cela par un renversement des valeurs. Le vent diabolique de Scarborough devient un allié soudain. »

Un souffle de morale contre le vent diabolique : le *happy end*

On sait que Lillian Gish ne tenait pas à cette fin heureuse. Mais il a fallu que l'amour triomphe. Et cela par un renversement des valeurs. Le vent diabolique de Scarborough devient un allié soudain. En effet, quand elle lui avoue son meurtre et l'emplacement du corps, Lige ne voit que du sable. Il dit alors : « Curieux phénomène que le vent. Quand on tue un homme à

juste titre, il l'ensevelit toujours. » Le cadavre a donc disparu grâce au vent, parce que le mari accepte de couvrir le crime.

La culpabilité de Letty s'envole et elle avoue son amour. La porte s'ouvre violemment comme pour forcer Letty à dire qu'elle aime Lige malgré tout. Elle lui prouve alors qu'elle reste, en affrontant la rafale. Sur le seuil de la porte, il vient la soutenir. Et le film s'achève sur un plan moyen qui montre la force du couple affrontant le vent, figure de proue pour une nouvelle traversée de l'existence. Il a donc bien fallu à Letty tuer celui qui représentait un ailleurs pour pouvoir vivre en plein vent.

Le film respecte en cela les sentiments de Letty qui a découvert à travers cet adultère forcé qu'elle aime son mari. Elle se rend compte que le personnage de roman qu'elle a attendu, c'est peut-être en réalité lui, son mari. « Elle avait désiré un chevalier armé d'une épée et coiffé d'un casque à plumes, un preux de légende, mais quel paladin réel ou imaginaire avait jamais lutté aussi bravement contre un destin contraire. » Car, s'il est simple, Lige n'a pas la bêtise d'un Charles Bovary ! L'épreuve subie la veille lui fait comprendre dans sa chair qu'elle aime son époux : « Elle serra cette pensée contre son cœur, comme une mère presse son nouveau-né sur son sein, cette vie toute neuve, si mystérieuse, si incroyablement précieuse ! » Le plan romantique qui clôt le film correspond à cette naissance.

Tempête sous un crâne : force psychologique du roman

Le roman refuse pourtant à Letty le pardon de Lige. Il ne revient pas pour la sauver de sa folie. C'est d'ailleurs pour voir s'il arrive qu'elle se remet une dernière fois à sa fenêtre puis sort. De toutes façons, l'affection que pourrait lui porter Lige est salie, pourrie, corrompue par l'adultère.

Car le vent souffle en elle à présent la culpabilité. Vent et remords se confondent : « On aurait dit que le vent vous soufflait à l'intérieur du crâne, que le sable s'insinuait jusqu'à votre cerveau. »

On se souvient que c'est Wirt qui lui a donné cette peur du vent, qui a prédit sa folie. Il y a confusion entre sa découverte du vent et sa découverte de Wirt. Elle s'est attachée à un idéal de vie cultivée, élégante, car il y avait encore le visage de cet homme pour l'incarner. Si elle ne l'avait pas rencontré, elle aurait pu faire face au vent, comme la seule réalité à combattre, aidée de Lige. Mais la pensée d'un départ, d'une autre relation possible, l'a empêchée de s'adapter.

Sa folie est donc aussi la manifestation du remords : « Elle éviterait même de penser, car le vent lit dans les pensées. » N'est-ce pas plutôt parce que sa conscience l'accable ? Elle craint d'avoir mis en danger Lige, elle regarde avec effroi le vautour qui plane au dessus du corps : sa culpabilité est à son paroxysme. Et elle sort. « Avec un rire étranglé qui se mua en hurlement, la femme courut vers la porte, l'ouvrit et se précipita dehors. Elle s'envola à travers la prairie

comme une feuille emportée par la tempête, entraînée par le vent qui allait enfin pouvoir lui imposer sa loi. » Le roman se ferme sur cette sublime image de cette femme emportée par le vent, c'est-à-dire par sa propre folie.

L'ambiguïté de cette folie tient de la force des éléments, toujours personnifiés et de la folie du personnage. Car c'est bien d'avoir trompé son mari et tué un homme qu'elle meurt.

Le film, comme le roman, met en scène magistralement les ravages du vent sur ce frêle être qu'est Letty. On peut reprocher au film d'avoir cédé à une fin heureuse. Pourtant, sa force vient aussi de cette présence concrète d'un couple face à l'élément destructeur. Le film marque le triomphe de ces deux corps humains, stables, sûrs de leur amour. Une revanche contre ce vent qui n'a cessé de les gifler tout au long des plans.

Marie Omont



Les Filles du loir

Les Filles du loir sont une association dont l'objet est de promouvoir la littérature contemporaine et de favoriser la rencontre entre les auteurs et leurs lecteurs.

Créée en octobre 2004, cette association loi 1901, subventionnée par la Région Ile-de-France, réunit 150 adhérents qui reçoivent dans l'année cinq livres, dont la lecture sert à préparer une rencontre avec leur auteur.

La programmation des livres est riche et éclectique. Roman, récit, poésie, polar et bande dessinée sont à l'honneur chaque saison.

Les soirées organisées par l'association sont ouvertes à tous. Elles se tiennent dans des endroits variés, principalement la librairie l'Imagi-Graphe (84, rue Oberkampf, Paris 11ème), le café-restaurant littéraire l'Ogre à Plumes (49-51, rue Jean-Pierre Timbaud, Paris 11ème) et la bibliothèque-médiathèque Marguerite Audoux (8-12, rue Portefoin, Paris 3ème).



www.lesfillesduloir.com
lesfillesduloir@yahoo.fr

Les Carnets du loir

Rédaction : Clarisse Combes, Marine Jubin, Delphine Lizot, Marie Omont.

Maquette : TITO

Sommaire

Édito	Édito.....	page 1
	<i>Le Vent</i> ou « La captive aux yeux aveuglés ».....	page 3
	Entretien avec Sophie Benech, éditrice.....	page 4
	Entretien avec Pascale Voilley, traductrice.....	page 6
	Découverte de quelques textes russes publiés chez Interférences.....	page 8
	Résonances : <i>Sarah la pas belle se marie</i> de Patricia Maclachlan.....	page 12
Deuxième partie : Adaptation cinématogra- phique du <i>Vent</i>	Lillian Gish, la divine actrice.....	page 15
	Lillian Gish, filmographie.....	page 16
	<i>Le Vent</i> ou l'un des derniers chefs-d'œuvres du cinéma muet.....	page 17
	Quand le <i>happy end</i> l'emporte.....	page 18
	<i>Les Filles du loir</i>	page 22